

Colloque de Sofia 25-27 février 2005  
Christine Le Quellec Cottier – Université de Lausanne.

## **L'art du décentrement en Suisse romande : hétérolinguisme et écriture migrante dans le roman de Jean-Euphèle Micé, *L'Alphabet des nuits*.**

### Résumé :

Malgré ses apparences de bulle au cœur d'une grande Europe géographique, la Suisse est un lieu d'échanges et d'ouverture depuis longtemps. Les cultures et les langues s'y côtoient au quotidien par le biais d'un multilinguisme institutionnel. Cette situation ne signifie cependant pas que les langues nationales se fréquentent beaucoup et la littérature helvétique s'est fortement caractérisée par un monolinguisme d'apparence.

A travers le roman de Jean-Euphèle Micé, *L'Alphabet des nuits*, prix Georges Nicole 2004 qui récompense une première œuvre de fiction, je souhaite montrer l'émergence d'une situation révélatrice de la transformation du champ littéraire romand : l'hétérolinguisme lié au phénomène de la littérature migrante. Ainsi, après les "Suisseurs pérégrins" chers à Nicolas Bouvier, il s'agit d'évoquer une nouvelle page de la littérature en Suisse romande, riche d'écrivains qui y ont migré et qui inscrivent dans leur pratique littéraire leur double appartenance, leur expression plurielle.

\*\*\*\*\*

Ecrire, c'est comme immigrer,  
c'est faire un choix, c'est refuser de se  
laisser porter par les idées reçues, c'est  
être conscient de la précarité des  
échanges, c'est assumer l'angoisse de  
la mort, c'est rejeter la famille et  
l'héritage.

De nos jours, bien des frontières tombent alors que d'autres, insoupçonnées, surgissent sans crier gare. A l'heure où l'Europe grandit, s'étoffe et prospère, la Suisse, pourtant géographiquement au cœur de ce grand corps, a l'allure d'une bulle aux frontières presque entièrement imperméables. Et c'est cette situation de présence en creux, cette absence qui, vis-à-vis de l'extérieur, amplifie l'inextricable jeu des spécificités internes. Qu'il suffise de rappeler que la Confédération helvétique a quatre langues nationales (l'allemand, le français, l'italien et le romanche parlé par dix milles personnes), et que l'allemand est la langue de deux tiers de la population. Ainsi la frontière nationale se double de frontières internes, culturelles qui restent très fortes. Pourtant, la Suisse a de tout temps été un lieu de passage, d'échanges et un espace de tolérance où les Helvètes pratiquent tous les langues étrangères grâce à leur système fédéraliste. Pourtant, l'allemand appris par un Suisse romand lui permettra de se faire comprendre en Allemagne mais non à Berne ou Zurich, car toute la Suisse allemande favorise ses dialectes afin de se distancier du grand voisin et ami allemand. Pour bon

nombre, le suisse allemand a le statut d'une langue proche de l'allemand médiéval. Cette caution permet la référence à un héritage et ainsi de construire une filiation qui justifie l'utilisation d'un parler qui – peut-être sans le vouloir – est isolationniste. Il serait abusif de parler dans ce cas d'une "surconscience linguistique", concept employé par la Québécoise Lise Gauvin pour évoquer la manière dont s'articulent les rapports langues et littérature dans des contextes différents ainsi que pour s'interroger sur la nature même du langage, car le cas suisse allemand reflète plutôt un régionalisme autoritaire convaincu de son autonomie et de sa suffisance. Alors que les Suisses allemands sont majoritaires dans le pays (les Romands, et encore plus les Tessinois, étant les minorités), ils affichent de la sorte leurs limites en tissant de nouvelles frontières internes. De ce fait, l'hétérolinguisme littéraire en Suisse touche peu les langues vernaculaires, ou alors il s'agit du français et de l'italien, complicité de minoritaires...

Pourtant, comme le disait Alfred Berchtold en 1963 déjà, dans sa somme *La Suisse romande au cap du XX<sup>e</sup> siècle. Portrait littéraire et moral*, il y a une "quatrième Suisse" composée de ceux qui ont le goût de l'ailleurs, qui sont partis. Ce "groupe" oblige à repenser les points limites et surtout à ne pas considérer les frontières comme des lieux au-delà desquels plus rien n'existe ; au contraire, elles deviennent poreuses et leur traversée enrichit l'imaginaire autant que la langue. Nicolas Bouvier, nomade par excellence, a évoqué ces Suisses voyageurs dans son récit *L'Echappée belle, éloge de quelques pérégrins* :

Je veux célébrer ici une Suisse dont on parle trop peu : une Suisse en mouvement, une Suisse nomade qu'on évoque trop rarement, une Suisse saisie depuis deux mille ans par la tentation et la passion "d'aller et venir". Ce silence et cette omission m'irritent. Ce nomadisme m'intéresse.

Que l'on songe à Paracelse, Thomas Platter, Madame de Staël, Denis de Rougemont, Ella Maillard, Nicolas Bouvier et bien sûr Blaise Cendrars, parmi tous ceux que j'oublie ! Une certaine "suisstitude" serait donc la capacité à détruire, décomposer, faire fondre les frontières. Cette réalité a souvent été négligée au profit de ceux qui restaient au pays, vivant de leur capacité à l'introspection et qui semblaient exprimer une Suisse toujours sereine, hors du monde, comme l'a synthétisé avec causticité le critique Gérard Froidevaux :

Les écrivains suisses romands ont la réputation d'être des solitaires taciturnes, des introvertis repliés sur leur moi intime. On se les représente souvent comme des malades de l'introspection qui oublient l'existence du monde extérieur à force de s'observer eux-mêmes. Enfermé dans sa prison protectrice, timide à l'extême, le poète romand cultive de manière excessive sa sensibilité narcissique. Il se met à l'écoute exclusive de ses mouvements de l'âme et se condamne ainsi à l'inactivité, voire à l'inachèvement permanent.

Cette image d'Epinal a su perdurer bien que son aspect caricatural ne corresponde plus à aucune réalité particulière, ce qu'a d'ailleurs relevé Bruno Doucey dans sa Préface au très récent volume *La Poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars* :

Pendant longtemps les Français ont eu de la Suisse une vision romantique (j'allais dire fictionnelle, presque paysagère).

Il faut donc se détacher de toute notion de frontière nationale pour reconnaître que les réseaux et les identités se tissent à travers la pratique d'une langue qui appartient autant à la France qu'à la Suisse romande, puisque comme l'a relevé Jean Starobinski,

“ sur le plan du langage, rien ne sépare la Suisse romande de la France – sinon certains provincialismes dont on trouvera les équivalents partout à l’intérieur de l’hexagone. Le domaine linguistique s’est dessiné longtemps avant que les entités nationales aient pris consistance ”.

Dès lors, quelle est la particularité de l’écrivain romand puisque le matériau linguistique est le même ? Il importe peu de retracer ici le cours des rapports intenses qui ont unis et unissent la France et la Suisse romande littéraire, de très riches études ayant déjà paru sur le sujet. Il me semble plus intéressant, dans le cadre de cette réflexion, de pointer une caractéristique qui est un trait dominant des francophonies mais dont la littérature suisse romande s’est très peu préoccupée jusqu’ici :

l’hétérolinguisme. Ce phénomène, qui implique la présence simultanée de plusieurs langues dans un même texte me semble prolonger la réflexion menée par Alfred Berchtold qui évoquait les Suisses en partance, pour cette fois-ci observer un mouvement et un phénomène complémentaire : actuellement, la littérature se modifie de l’intérieur parce que les cultures et surtout les langues y immigrent ; la traversée des frontières se fait en sens inverse grâce à des auteurs qui portent en eux un nouvel espace de rencontre, où l’hybridité est véritablement un lieu de négociation plurielle grâce à la double appartenance territoriale des nouvelles voix de la littérature romande.

Pour illustrer cette nouvelle caractéristique de la littérature en Suisse romande, je m’appuierai sur le roman de Jean-Euphèle Milcé, *L’Alphabet des nuits*, couronné en 2004 du prix Georges Nicole, prestigieux prix littéraire romand qui récompense une première œuvre de fiction. Dans ce roman, la parole, le langage sont toujours une façon d’agir sur le réel, ils ne peuvent être gratuits :

Vivre ici, c’est accepter le poids de la mort de Lucien.  
C’est accepter de castrer la parole. (p. 24)

Cette évidence perçue, le narrateur, un Juif blanc installé en Haïti, décide de quitter ses fonctions, son comptoir de commerçant, alors qu’ “ un Juif sans boutique ça n’existe nulle part dans les républiques bananières ”, dixit. Il prend un chemin de déroute, il traverse les nuits douloureuses de l’île, conjugue le passé et le présent pour essayer de retrouver un autre ami disparu, Fresnel, qui habite son corps et sa mémoire. Pour cela, il se confronte à la réalité, mais n’hésite pas à prendre les “ chemins de rechange ” connus du prêtre vaudou. Il refuse donc le silence et, à travers une langue qui foisonne d’images, associe la fable sociale à une quête personnelle en associant toutes les langues de l’île, qu’il s’agisse du français officiel, du créole de la population ou de l’anglais des pasteurs évangélistes.

En refusant de “ castrer sa parole ”, le narrateur Assaël décide de refuser les frontières, qu’il s’agisse de celle de l’autorité ou de celle de la conformité ; il cherche une vérité et pour cela exploite l’hybridité du monde autant que des langues. Juif, blanc et homosexuel, Assaël porte en lui une identité marginale en Haïti qui lui fait dire qu’il est “ né de parents importés, sans terre légitime ”, (p. 23), condamné à perpétuer son rôle de commerçant forcément interdit de droit aux études. Sa marginalité, son décalage se découvrent par la langue du roman car elle n’a rien de l’efficacité supposée et impersonnelle d’un commercial ; au contraire, le texte conçu comme un journal de bord foisonne de métaphores, images et analogies qui détachent le personnage de sa fonction et poussent le lecteur à voir sa quête de l’autre comme une quête identitaire dont le langage est la première réappropriation :

20 octobre – 8 heures 30 du matin. La rue prend des couleurs, malgré la prévision d’une journée de deuil. Pour moi, tous les jours sont pareils. J’en ai vu tellement. Les parures qui habilleront le lendemain ne sont pas dans mon agenda. Ce n’est pas mon problème. Les

habitudes, c'est comme la gangrène. Ça te colle aux membres et t'accompagne jusqu'à la tombe. J'avoue que j'aime bien certaines petites choses. Un début de journée sans elles est comme une vieille blessure qui disparaît. On se surprend à caresser la cicatrice en cherchant un dernier zeste de pus. (p. 19)

A la force de l'image s'ajoute la capacité à dénoncer par le biais de l'ironie ou du détachement désabusé la réalité sociale et politique de l'île: la mort et la violence sont une telle présence qu'il serait vain de les ignorer ; la tentative de " castration de la parole " évoquée précédemment ne doit pas imposer sa loi et le narrateur effectue une mise à nu grâce à la pratique de la fable (de la dictature) et de la parabole (du Juif errant) qui rendent vains tous les essais de cadrage temporel :

Il existe un pays où les paramètres s'inversent, se bousculent, renversent la logique. Le miracle n'a aucun sens ici. Je vis dans cette ville, capitale de ce pays atypique qui a osé rester en vie malgré quatre siècles de malédiction. Personne ne se rappelle le début de la lutte pour la simple survie. Personne ne peut se permettre de prévoir sa fin. (p. 92)

L'histoire progresse grâce à la prise de parole : *L'Alphabet des nuits* est un chemin de mots qui confronte Jeremy Assaël à sa propre hybridité, qu'il illustre en donnant à lire des chansons et discours en créole, accompagnés ou non de leur traduction : au lecteur de percevoir l'intention, le sens, le rythme. Et surtout, en utilisant l'italique pour marquer la présence d'un discours officiel, d'une émission radio en français ou une chanson en créole, ces langues sont placées dans une relation d'équivalence : elles ne sont pas différenciées en tant que telles par leur appartenance linguistique mais uniquement en tant que type de discours, soit selon leur fonction dans le récit. Les mots traversent le sens, ils sont porteurs d'un rythme, d'une tonalité qui est tout aussi importante que leur contenu : l'échange a lieu, la particularité de l'île prend forme dans sa langue, en son cœur. Et l'effet de " décalage fécond " évoqué par Jean Starobinski prend ici une dimension particulière avec l'intégration d'autres cultures et d'autres mots, puisqu'il s'agit dès lors de construire une nouvelle vision, d'associer des points de vue pour faire surgir du neuf.

Il convient d'ailleurs de préciser que le lauréat du Prix Georges Nicole 2004, auteur de *L'Alphabet des nuits* est lui-même Haïtien, vivant en Suisse romande depuis cinq ans. Jean-Euphèle Milcé a rédigé son roman dans le train, autre lieu de transit, entre son domicile de Fribourg et son emploi de bibliothécaire à Lausanne. Créateur qui revendique son métissage plus que son identité caribéenne, Jean-Euphèle Milcé explique qu'il " vit deux vies, une en Suisse et la deuxième en Haïti, à travers l'écriture. Haïti est un pays qui vous colle à la peau. ", ce que le narrateur de *L'Alphabet des nuits* exprime aussi à sa façon :

Personne n'est d'ici. On est tous des étrangers mordus par ce pays. (p. 106)

... formule qui aurait aussi pu être prononcée par autre auteur haïtien exilé, vivant à Montréal, Emile Ollivier. L'hétérolinguisme oblige à ré-inventer, à casser les modèles pour changer de point de vue, et convoque la notion d' " écriture migrante " qui s'est fortement développée aux Québec ces dernières années. Ce corpus conçu par des migrants, et qui porte souvent l'exil comme thème principal, inscrit dans la littérature la double appartenance, l'étrangeté, l'hybridation d'une expression plurielle dont la Suisse romande est encore peu familière.

Pourtant, la Suisse est un pays multilingue, ce qui a sans doute favorisé la grande richesse de la traduction dans notre pays ; qu'il suffise de citer Philippe Jaccottet et Maurice Chappaz, tous les deux écrivains, poètes et traducteurs, passeurs de mots, de langues et de sensibilités, traversant les frontières nationales, les frontières linguistiques et les frontières de genres, ce que beaucoup, comme Nicolas Bouvier pour le citer encore une fois, considèrent comme une chance :

En Suisse, le multilinguisme constitue une chance réelle : de très bonne heure, nous sommes accointés avec d'autres langues que le français [...] Nous avons un rapport particulier avec les langues, que les Français n'ont pas. [...] Je considère, comme Voltaire, que le français est un ruisseau clair mais peu profond. Il existe un trouble helvétique, singulier [...] une sorte d'ambiguïté qui ne se satisfait ni de la langue allemande, ni du français, pour nous, obligés que nous sommes de tordre et de "twister" un peu le français pour faire dire ce que nous croyons sentir.

A la caractéristique suisse romande qu'est la proximité avec d'autres langues et surtout l'inévitable appropriation d'un tissu normé qui ne correspond pas forcément à la réalité d'un espace – pensons à Charles-Ferdinand Ramuz et à sa volonté de traduire un rythme langagier, une pensée par une forme éloignée de tout folklorisme – s'ajoute à l'heure actuelle un hétérolinguisme propre à l' "écriture migrante", dont l'étrangeté est redoublée.

Cette appartenance langagière plurielle contamine évidemment l'imaginaire et se matérialise dans l'écriture, ce qui me paraît être le premier signe d'une transformation intérieure du champ littéraire romand ; l'expérience de décentrement vécue par un Nicolas Bouvier au milieu des années '50, celle engagée par Blaise Cendrars dès les années 1910, se vivent dorénavant aussi de l'intérieur puisque la quête de l'ailleurs, de l'étranger se complète aujourd'hui de l'expression de cette altérité en Suisse romande même, qui s'enrichit d'une littérature de double appartenance. Il n'est peut-être pas anodin de signaler qu'un autre prix littéraire important de Suisse romande, le prix Michel Dentan 2005, vient d'être attribué au savoureux roman de Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin*, qui imagine Louis XVI, échappé de la guillotine, exilé en pays romand, au bord du Lac Léman : l'hybridité se construit par effets de contrastes entre le royal et le populaire, le sacré et le burlesque, la norme et les provincialismes, mais ce n'est pas tout. L'écrivain suisse romand Jean-Luc Benoziglio porte en lui l'hétérolinguisme évoqué précédemment et l'a déjà exploité dans ses romans : son père est né en Turquie, d'ascendance juive ibérique alors que sa mère est d'origine italienne. Ces origines multiples (un migrant de la seconde génération, comme le nommeraient les Québécois) me semblent confirmer la puissance réactive de la langue française, touchée, "tordue" comme le disait Nicolas Bouvier, au contact d'autres idiomes qui l'émancipent, la transforment pour afficher une richesse cosmopolite. Et je crois que la littérature en Suisse romande est en train de vivre au grand jour ce clivage qui annule des frontières en donnant à lire les fruits mûrs des cultures et des identités qui s'y croisent.

### **Bibliographie :**

#### **Sources:**

Jean-Euphèle Milcé, *L'Alphabet des nuits*, Orbe, Bernard Campiche, 2004.

Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet suite et fin*, Paris, Seuil, 2005.

Nicolas Bouvier, *L'Echappée belle*, Genève, Métropolis, 1996.  
Graf, Marion et Tappy, José-Flore, *La Poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars*, Paris, Anthologie Seghers, 2005.

**Ouvrages critiques :**

Patrick Amstutz, *La Langue et le politique. Enquête sur quelques écrivains suisses de langue française*, Vevey, L'Aire, 2001.

Berschold, Alfred, *La Suisse romande au cap du XX<sup>e</sup> siècle. Portrait littéraire et moral*, Lausanne, Payot, 1963.

Bloch, André (dir.), *La Suisse romande et sa littérature*, *La Licorne* n° 16, Publication de L'UFR de langues et littératures de l'Université de Poitiers, 1989.

Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Lausanne, Payot, t. 1-4, 1996-1999.

Lise Gauvin, *Langagement*, Montréal, Boréal, 2000.

Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, Lausanne, Payot, 1995.

Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999.

**Articles :**

Gérald Froidevaux, " Ecriture et voyage en Suisse romande, de Béat de Muralt à Nicolas Bouvier " in *La Suisse romande et sa littérature*, *op.cit.*.

Claire Jaquier, " Convoquer les langues étrangères : un pari de la littérature contemporaine en Suisse romande " in *Deux littératures francophones en dialogue – du Québec et de la Suisse romande*, sous la dir. de M. Doré et D. Jakubec, Laval, PUL, 2004.

Jean Starobinski " L'Écrivain romand : un décalage fécond ", in *La Suisse romande et sa littérature*, *op. cit.*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*